

Jordi Brahamcha-Marin
Université du Maine

Victor Hugo dans la Grande Guerre

The Version of Record of this manuscript has been published and is available in *DIX-NEUF : JOURNAL OF THE SOCIETY OF DIX-NEUVIÉMISTES*, 5 février 2017, <http://www.tandfonline.com/10.1080/14787318.2017.1278967>

Quelques études ont été menées sur les usages de Hugo sous l'Occupation (notamment Rebérioux, 1985); aucune en revanche sur la fortune de cet auteur pendant la Grande Guerre.¹ On s'attend pourtant, vu la place prépondérante de Hugo dans l'imaginaire national français, à ce qu'il n'ait pas été totalement absent des discours de propagande. La Troisième République a fait de Hugo, dès le lendemain de sa mort en 1885, un de ses symboles et de ses grands hommes (Martinet, 1985: 257-260); à partir du tournant du siècle, les controverses entre républicains et monarchistes tendant à s'apaiser, l'association Hugo/République perd de sa force au profit de l'association Hugo/France (Martinet, 1985: 259), et la référence à Hugo tend à devenir alors encore plus consensuelle. Les écrivains eux-mêmes ont souvent désigné Hugo comme le plus grand d'entre eux: à la question 'Quel est votre poète?' posée en 1902 par la revue *L'Ermitage* à deux cents écrivains, la réponse 'Victor Hugo' est de loin la plus fréquente (Décaudin, 1981: 153). On s'attend donc à retrouver cet écrivain cité ou mentionné dans les discours publics, et de fait la bibliographie Cassier² nous indique quelques articles consacrés à une lecture de Hugo dans une perspective nationaliste et belliciste. Cependant, l'enrôlement nationaliste du poète semble malaisé: le pacifisme, l'universalisme, l'internationalisme même de celui qui fut l'apôtre des États-Unis d'Europe et le président du Congrès de la paix en 1849 et 1869 semblent devoir y résister sans recours.

L'utilisation de Hugo au service de l'Union sacrée³ constitue donc, dans une large mesure, un paradoxe. Elle repose nécessairement sur une sélection et une relecture partielle et partielle de l'œuvre du poète – sans que cette sélection soit, pour autant, une trahison, car les textes hugoliens, dans la séquence post-1870, donnent largement prise à de tels usages. C'est cette opération de sélection et la rhétorique qui l'entoure qu'il va s'agir de présenter. Mais cet examen de la fortune de Hugo sera aussi l'occasion d'envisager des questions relevant de l'histoire littéraire et de l'histoire politique en général. Premièrement, ce travail permettra de réfléchir à l'histoire de certaines valeurs politiques au nom desquelles on convoque Hugo, notamment le nationalisme. Par ailleurs, ces usages de Hugo éclairent la question du statut et des formes de la poésie en France pendant la guerre et au tout début des années 1920: ils constituent un élément d'une histoire de la poésie française, envisagée non du point de vue des auteurs les plus célèbres et les plus audacieux sur le plan formel (Apollinaire par exemple), mais du point de vue de pratiques certes plus conservatrices, mais aussi plus massives et socialement plus significatives.

Les usages pacifistes de Hugo sont minoritaires, mais ils existent, et peuvent logiquement s'appuyer sur de nombreux textes de l'écrivain: nous commencerons par en dire un mot. Puis nous évoquerons les modalités de sa mobilisation belliciste et nationaliste pendant et juste après la guerre, avant de nous intéresser plus brièvement à son utilisation, au lendemain immédiat du conflit, dans une perspective commémorative.

Commençons, donc, par indiquer quelques éléments sur les usages pacifistes de Hugo. Le pacifisme français, à partir du déclenchement de la guerre, est divisé: une partie des organisations pacifistes, théoriquement attachées à la cause de la paix, se rallient néanmoins à la défense nationale, quand d'autres persistent dans l'opposition résolue à la guerre (Chaline, 2004: 840-841). La référence à Hugo est assez consensuelle pour transcender les clivages

politiques. Elle se trouve aussi bien dans une revue comme *La Paix par le droit*, ralliée à la cause de la victoire et à l'Union sacrée, que dans *Le Journal du peuple*, anarchiste et défaitiste, en passant par différentes tendances minoritaires de la SFIO: les longuettistes, rassemblés autour du *Populaire*, ou les 'kienthaliens'⁴, qui peuvent se reconnaître, à partir de janvier 1918, dans *La Vague* du député Pierre Brizon, au tirage impressionnant (Roy, 2000: 10). *Le Populaire*, surtout, au cours de l'année 1916, reproduit de très nombreux extraits de Hugo. C'est principalement le prosateur qui est à l'honneur: sont insérés des morceaux de discours pacifistes, tirés des *Actes et paroles*, mais aussi, abondamment, des extraits du *William Shakespeare*. Quant à la poésie, on trouve parfois des extraits de *Châtiments*: c'est le cas dans *La Vague* du 15 août 1918 (*La Vague*, 1918b: 1-2), mais l'objet ici est moins de défendre la paix que de flétrir le gouvernement. Brizon a peut-être une prédilection pour ce recueil: le 4 avril de la même année, dans une perspective plus directement pacifiste, il avait inséré trois vers de 'Carte d'Europe':

Combien sont morts? Combien mourront? Qui sait le nombre?
Ce qui mène aujourd'hui votre troupeau, dans l'ombre,
Ce n'est pas le berger, c'est le boucher, Seigneur! (*La Vague*, 1918a: 2)

Surtout, *Les Chansons des rues et des bois* offrent quelques morceaux de choix aux journalistes pacifistes. *Le Journal du peuple* donne intégralement 'Le Vrai dans le vin'. *L'Humanité*, journal de la SFIO, publie, le 23 novembre 1914, le courrier d'un lecteur qui cite une strophe de 'Depuis six mille ans la guerre...', peut-être le poème le plus explicitement pacifiste de Hugo: à cette date, la SFIO soutient l'Union sacrée, mais en refusant tout débordement nationaliste et toute idéalisation de la guerre (Candar, 2007: 122).

Le cas de *La Paix par le droit* est différent: pendant toute la guerre, cette revue défend à la fois une ligne de défense de l'Union sacrée, exempte de toute germanophobie explicite, et de propagande en faveur de la reprise des relations internationales. Les textes de Hugo retenus

sont alors plutôt des textes patriotiques, ou encore des poèmes optimistes, humanitaires, fraternitaires. Mais pas de textes franchement pacifistes: entre 1914 et 1918, au fond, le pacifisme de l'association 'La paix par le droit', et de la revue du même nom, est tout théorique. On peut en dire autant de celui que professe un certain Jules Castéran dans son étonnant livre *Peut-on supprimer la guerre? Un moyen français*, écrit en 1912 mais paru seulement en 1915. La préface, datée de 1915, transpire la haine anti-boche. Dans le corps de l'ouvrage, au contraire, on trouve bien trace d'une méfiance envers la Prusse militariste et bismarckienne, mais un hommage est tout de même rendu à la nation allemande et un extrait de *William Shakespeare* sur Beethoven est alors généreusement reproduit (Castéran, 1915: 78-80), bien qu'une intervention de l'auteur vienne immédiatement nuancer, de manière un peu ambiguë, le propos de Hugo: 'Quelle que soit l'opinion que l'on ait sur le fond du magnifique passage que l'on vient de lire...' (1915: 80). Mais si les textes germanophiles de Hugo sont mobilisés avec une certaine précaution, son pacifisme quant à lui ne fait l'objet d'aucune mise à distance. 'Reprenant une pensée de Victor Hugo, écrit ainsi notre auteur, n'avons-nous pas le droit de dire avec lui qu'il est bien difficile d'établir une distinction entre un meurtre isolé et un meurtre collectif.' (1915: 26)⁵ En ce qui concerne la condamnation générale et de principe de la guerre, Hugo est un allié non problématique: c'est une figure, facilement utilisable, du combat pacifiste du siècle précédent, même si les auteurs concernés accompagnent parfois leurs citations de nuances ou de réserves.

De façon générale, l'utilisation pacifiste de Hugo se fait dans un contexte où le pacifisme est minoritaire, en butte à une opinion publique violemment hostile (Chaline, 2004: 848), socialement marginalisé et stigmatisé (Beaupré et Ingraio, 2004: 767-768). Elle ne pouvait guère avoir d'écho à une large échelle; la mobilisation de la référence hugolienne au service de l'Union sacrée représente en revanche un phénomène d'une tout autre ampleur.

L'usage dominant de Hugo, pendant la guerre, est en effet un usage nationaliste et belliciste. Il se manifeste, en particulier, dans la presse et les revues: les auteurs des articles, pour la plupart, acceptent avec un 'zèle cocardier', surtout au début du conflit, la mission propagandiste qui leur est plus ou moins implicitement confiée (Delporte, 2004: 720). Or pour exalter le nationalisme des Français, il n'est pas inutile d'avoir Hugo dans son camp: la parole du poète national vaut argument d'autorité. Par conséquent, plusieurs interventions visent à établir, au cœur du conflit, 'l'actualité de Victor Hugo': tel est, en particulier, le titre d'un article d'un certain Léon Cury paru dans la *Revue des Deux Mondes* en 1917. En 1915, le poète et académicien Jean Richepin, lui-même grand admirateur, et depuis longtemps, de Hugo, donne à l'Université des Annales⁶ une conférence sur *L'Année terrible*: il y suggère de nombreux rapprochements entre la guerre franco-prussienne de 1870, telle qu'évoquée par Hugo, et les événements contemporains. Après la guerre, en 1920, le dramaturge Albert Fua évoque même, dans le titre de l'anthologie hugolienne qu'il publie, les 'prophéties' de l'écrivain, tandis que Paul-Hyacinthe Loyson, poète et dramaturge, parle en 1919, dans *La Revue mondiale*, de Victor Hugo 'poète de la Grande Guerre'. Loyson suggère par jeu, que les poèmes de *L'Année terrible* ont été écrits pour la guerre de 1914, et corrige quelques vers à la lumière de l'histoire récente:

'[...] Paris, cette ville publique,
Qui pour les étrangers se farde et s'embellit,
Nous ouvrira ses bras...' – Et la Marne son lit. (1919, 1: 173)

Hugo, bien sûr, avait écrit, dans le dernier vers, 'la Seine' (Hugo, 1985a: 39), mais Loyson fait ici allusion à la victoire alliée lors de la bataille de la Marne (septembre 1914). Ces exemples l'indiquent, et d'autres le confirment: *L'Année terrible*, publiée en 1872 (à partir de poèmes écrits pour la plupart en 1870-1871, pendant et sur la guerre franco-prussienne et la

Commune), est le recueil sur lequel s'appuient préférentiellement ceux qui veulent enrôler Hugo en 1914-1918.

Cependant, il ne faut pas surestimer l'ampleur des usages de Hugo pendant la guerre. Citons le bilan de Loyson lui-même: 'Le poète de l'*Année terrible* a été et demeure jusqu'ici le seul poète de nos années sublimes, mais nul ne s'en est aperçu: ni édition nouvelle de son livre, ni citation dans la presse patriote, ni mise au programme des matinées de guerre.' (1919, 1: 171) L'année suivante, dans la préface à l'anthologie de Fua, le grand hugolien Gustave Simon, chargé depuis 1905 d'une édition des œuvres complètes de Hugo, formule un avis apparemment contradictoire (à propos de toute l'œuvre de Hugo, et non de la seule *Année terrible*): 'Pendant toute la guerre, des fragments en ont été reproduits dans les journaux, lus dans des conférences, cités dans des discours, récités dans des théâtres, comme s'ils avaient été écrits pour la circonstance.' (1920: 10) Mais Gustave Simon, contrairement à Loyson, ne cherche pas à estimer l'importance quantitative de ces usages; son objet est plutôt de souligner à quel point les lectures anachroniques de Hugo sont légitimes et autorisées par les textes, non à quel point elles sont nombreuses. L'opinion de Loyson, lue à la lumière de celle de Simon, est sans doute un peu excessive, mais la présence de Hugo pendant la guerre a bien dû, cependant, être assez discrète pour que l'on puisse de bonne foi passer à côté.

L'utilisation de Hugo pendant la Première Guerre mondiale a donc sans doute été, somme toute, modeste. *L'Année terrible*, qui justifie presque seule cette gloire hugolienne, demeurera d'ailleurs après la guerre un recueil mineur et, chose significative, peu étudié dans les classes⁷. C'est que l'enrôlement de Hugo, comme nous l'avons suggéré, est malaisé. Il se fait essentiellement sur deux fronts, que, pour la clarté de notre étude, nous proposons de distinguer de manière plus claire que ne le font les discours de l'époque: le nationalisme (qui glisse volontiers vers le chauvinisme et la haine du boche) et le bellicisme.

Pour le nationalisme, premier problème: Hugo s'est souvent montré franchement germanophile, dans *Le Rhin* notamment (Alexandre, 2002: 19-23). Cet aspect de sa pensée est à peu près irrécupérable en 1914-1918. Aussi Cury le condamne-t-il franchement: Hugo, bercé d'illusions romantiques, s'est trompé sur le compte de l'Allemagne (1917: 646). La germanophilie du poète va se nicher, d'ailleurs, jusque dans *L'Année terrible*, et dans 'Choix entre les deux nations' (Hugo, 1985a: 21-22), long poème à la gloire de l'Allemagne, qui s'infléchit *in extremis* par une déclaration de fidélité filiale à la France. Que faire d'un tel texte? Le mieux est encore de ne pas en parler, et c'est en effet le parti qu'adoptent la plupart de nos auteurs. Quant à Loyson, il est visiblement gêné par cette justification purement sentimentale et héréditaire du patriotisme, et est heureux de pouvoir lui opposer la fin d' 'A la France':

Je voudrais n'être pas Français pour pouvoir dire
Que je te choisis, France [...]. (Hugo, 1985a: 55, cité par Loyson, 1919, 1: 177)

Pour le reste, il faut bien reconnaître que Hugo lui-même, dans *L'Année terrible*, a fourni quelque matière à tous ceux qui ont entonné, pendant la guerre, un discours violemment anti-allemand. Richepin (1915: 261) cite les passages où Hugo estime que la Prusse n'est pas un ennemi digne de la France ('Nous refusons Mandrin, Dieu nous doit Attila') et ceux où il traite de 'vermines' les soldats prussiens (Hugo, 1985a: 47). Cury puise chez Hugo l'aliment de sa 'haine allemande', pour laquelle *L'Année terrible* est un 'puissant tonique' (1917: 653); Loyson celui de sa 'haine sacrée' (1919, 1: 175; le mot est du poète: Hugo, 1985a: 65). Mais le Hugo dont on peut alors s'inspirer est tout de même bien maigre, très circonscrit dans le temps, limité à une séquence allant de 1870 à 1874⁸. On peut toujours, cela dit, appuyer le nationalisme agressif et anti-allemand du Victor Hugo de cette période par un nationalisme généreux et fraternel, beaucoup mieux attesté dans le reste de son œuvre. Un

livre, paru au cœur de la guerre, illustre bien ce procédé: Gustave Simon et Georges Victor-Hugo, le petit-fils du poète, publient en 1915 chez Delagrave le recueil *Pro Patria*, anthologie de poèmes patriotiques de Hugo, où des poèmes de *L'Année terrible* voisinent avec des pièces des *Odes et Ballades*, des *Chants du crépuscule*, etc. Mais le recueil de 1872 jouit d'une nette prédominance, et fournit à lui seul quinze poèmes sur trente-neuf. Le dispositif est redoutable: l'œuvre proprement nationaliste voire germanophobe de Hugo, réelle quoique très limitée en volume, est soutenue, appuyée, cautionnée par toute une carrière littéraire marquée du sceau d'un 'nationalisme ouvert' moins outrancier mais beaucoup plus évident.

Car le nationalisme de Hugo, pour l'essentiel, relève exactement de ce que Michel Winock nomme 'nationalisme ouvert', héritier de la Révolution française, qui fait de la France le porte-flambeau de valeurs universelles; et au Hugo d'avant 1870-1871, l'animosité anti-allemande est tout à fait étrangère. Faudrait-il parler de 'patriotisme'? C'est le choix que font certains auteurs (Biermann, 1986), parfois en opposant explicitement 'patriotisme' et 'nationalisme' (Melka, 2008: 491). Or il nous semble que la distinction entre patriotisme et nationalisme se révèle en général peu efficace, d'une part parce qu'elle se fonde sur des critères très variables selon les auteurs, d'autre part parce que sa force analytique et descriptive est compromise par les connotations axiologiques attachées à chacun des deux termes (Varouxakis, 2001: 239-241). La terminologie de Michel Winock nous paraît donc à la fois plus explicite et plus claire. Par ailleurs, dans le cas précis de Hugo, il y a de bonnes raisons de parler de 'nationalisme'. Ainsi Winock, sur la base d'une définition possible (et courante) du patriotisme, récuse l'assimilation entre nationalisme ouvert et patriotisme:

Nationalisme néanmoins, et pas simple patriotisme: celui-ci se définirait comme l'attachement naturel à la terre de ses pères (étymologiquement), tandis que celui-là fait de sa propre nation une valeur suprême, moyennant un légendaire éloigné, peu ou prou, des réalités historiques (1990: 37-38).

Cette caractérisation s'applique parfaitement à Hugo: au Hugo du *Rhin* ou de l'exil, certes, mais aussi au Hugo de *L'Année terrible*, qui mobilise selon Pierre Albouy 'une vision mystificatrice de la France' (1974: XXXIX) pour en proclamer la supériorité objective.

Or il se trouve qu'à la fin du 19^e siècle, le nationalisme français tend à se déporter vers la droite, et à se conjuguer avec l'antiparlementarisme, l'antisémitisme et la germanophobie. Comme l'a montré Michel Winock, la Première Guerre mondiale voit se manifester une convergence des deux nationalismes, 'ouvert' et 'fermé' (1990: 23-28), celui de gauche étant mobilisé par l'argument de la 'guerre du droit', celui de droite fournissant le thème d'un 'antagonisme éternel entre une Allemagne condamnée à une perpétuelle conquête et une France toujours menacée' (Girardet, 1966: 18). Ce qu'illustrent, en outre, les auteurs de notre corpus, c'est que cette conjonction des deux nationalismes s'opère essentiellement sous hégémonie de celui de droite: c'est une conception essentialiste de l'Allemagne, ou de la germanité, qui domine et oriente les relectures de Hugo.

La même dialectique vaut pour la question plus spécifique du bellicisme. On peut sans doute relire toute l'œuvre de Hugo sous l'angle d'une vague fascination pour la chose militaire: la 'ferveur militaire', la 'fidélité à l'égard de l'évocation du passé guerrier' de la France, sont des constantes du nationalisme de gauche comme de droite (Girardet, 1966: 23-24). Cury exploite à fond les textes de Hugo qui témoignent de cette fascination: après avoir évoqué les qualités morales de Hugo et sa 'nature mâle et virile' (1917: 639), ce qui n'engage à rien, il mentionne les nombreuses scènes de bataille qui courent des *Odes et Ballades* aux *Misérables*, en passant par *Les Châtiments* et *La Légende des siècles* (639-646). Mais tirer cela dans le sens d'un franc bellicisme, malgré le pacifisme maintes fois réaffirmé de Hugo, est une opération plutôt risquée. Cela dit, chez le Hugo de 1870-1871, on trouve bien des

appels à la guerre de revanche. Dans ‘A ceux qui reparlent de fraternité’ (1985a: 81), on lit ainsi:

La déclaration de paix n’est jamais franche
De ceux qui, terrassés, n’ont pas pris leur revanche;
Attendons notre tour de barrer le chemin.
Mettons-les sous nos pieds, puis tendons-leur la main.

La même idée est exprimée devant l’Assemblée nationale, le 1^{er} mars 1871, dans un discours au titre significatif: ‘Pour la guerre dans le présent et pour la paix dans l’avenir’ (Hugo, 1985b: 756). Dans un article de 1915 intitulé ‘Victor Hugo et l’idée de revanche’, l’écrivain et avocat Lucien Pinvert s’appuie sur *L’Année terrible*, naturellement, mais surtout sur des extraits de *Toute la lyre* (qu’il a visiblement empruntés à *Pro Patria*) – au prix d’un déplacement historique intéressant: faire de la guerre de 1914 une guerre de revanche, c’est oublier opportunément qu’elle est, du point de vue français, une guerre défensive, déclenchée par l’ennemi. Par contre, ceux-là mêmes qui utilisent Hugo dans cette perspective se démarquent explicitement des appels à la future fraternité franco-allemande qu’on trouve aussi chez le poète dès le printemps 1871: le consensus patriotique, la marginalisation et la stigmatisation du pacifisme et des pacifistes, sont évidemment les premières causes de cet oubli, ou de cette mise à l’écart, du Victor Hugo pacifiste. Pinvert pense que l’idée de république universelle est une lubie du vieil Hugo: ‘Après la paix, écrit notre auteur, le cri de tous les Français sera: l’amitié avec l’Allemagne, jamais!’ (1915: 3) Et c’est au prix d’une véritable occultation que Maurice Barrès cite le discours du 1^{er} mars 1871 dans une conférence à la Sorbonne du 2 mars 1919. Le très influent écrivain, également député nationaliste depuis 1906, et chantre de la mobilisation patriotique pendant la guerre, n’a pas pour Hugo l’aversion qu’éprouvent d’autres intellectuels d’extrême droite comme Charles Maurras: Barrès se sent proche de Hugo par l’origine lorraine qu’il partage avec lui (Barrès, 1994: 694), et reconnaît volontiers

son admiration pour l'homme et l'œuvre (Barrès, 1994: 189). Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'il le cite. Mais il le maltraite, le tronque, omet les appels à la réconciliation, et ne garde du discours de 1871 que l'annonce de la revanche à venir, en radicalisant la haine anti-allemande de Hugo (1967: 143). Loyson lui reproche ce travestissement (1919, 2: 316-317), mais n'est lui-même guère enclin à envisager une réconciliation prochaine entre les deux pays: Hugo, souligne-t-il, a du reste été démenti par l'histoire en prédisant, dans *Histoire d'un crime*, en 1877, l'avènement d'une ère de concorde entre la France et l'Allemagne (312).

Le Hugo de la Grande Guerre est donc essentiellement l'auteur de *L'Année terrible* – recueil le plus belliciste et anti-allemand du poète. Loyson affirme même que ce volume, pendant la guerre, a été '[s]on unique compagnon de pensée' (1919, 1: 172). Plus rarement, on trouve mentionnée la 'Corde d'airain' de *Toute la lyre*, que Loyson qualifie d'appendice de *L'Année terrible*' (1919, 2: 313). La mobilisation nationaliste et belliciste de Hugo se fait donc au prix d'une opération de sélection très forte, qui suppose notamment l'occultation ou le refus explicite de certains poèmes de *L'Année terrible* elle-même, ainsi que du pacifisme de principe que Hugo exprime à l'occasion même de ses prises de position bellicistes. Elle ne peut guère s'appuyer sur d'autres textes qu'au prix d'un élargissement du propos, qui est aussi un affaiblissement: on trouve plus aisément, chez Hugo, un 'nationalisme ouvert' qu'un véritable chauvinisme, et plus aisément un Hugo épique fasciné par la guerre et l'héroïsme militaire qu'un Hugo franchement belliciste.

La fortune de *L'Année terrible* pendant la guerre s'explique aussi par la nature de la poésie qui s'écrit et se publie alors. La guerre favorise une ample mobilisation poétique: très nombreux sont les poètes, amateurs ou plus expérimentés, qui prennent la plume pour exalter les valeurs patriotiques (Parenteau, 2014: 24). La fortune ultérieure de poètes comme Apollinaire ou Cendrars, qui disent la guerre et ses horreurs de manière oblique, au prix de

grandes recherches formelles, ne doit pas faire illusion: pour l'essentiel, la poésie qui s'écrit et se publie pendant la guerre est, d'une part, frontalement belliciste et patriotique (Parenteau, 2014: 26-27), et d'autre part extrêmement respectueuse des formes classiques (Parenteau, 2014: 28), notamment parce que c'est presque exclusivement une poésie en vers réguliers qui s'étudie à l'école, et que c'est donc elle que pratiquent spontanément les poètes amateurs. Ces formes traditionnelles, relevant d'une culture scolaire commune à tous les Français, présentent une dimension démocratique que les recherches formelles des avant-gardes sont très loin d'avoir. De plus, elles permettent de formuler des messages clairs et directs et échappent au risque de la polysémie qui guette les 'dérèglements formels' de la poésie moderniste (Parenteau, 2014: 24). Les alexandrins de Hugo ont donc cet avantage d'être à la fois homogènes (formellement et thématiquement) à ceux que produisent les innombrables poètes-soldats de l'époque, et meilleurs qu'eux: autrement dit, ils sont susceptibles de leur servir de modèles. *L'Année terrible* s'intègre au fond assez bien dans un paysage culturel qui voit, en littérature comme dans d'autres arts, s'opérer un 'retour à l'ordre' (Parenteau, 2014: 24).

Reste un usage possible de Hugo: si l'on peut, donc, être belliciste ou nationaliste avec Hugo, on peut aussi l'être contre lui. Nous avons déjà évoqué les auteurs qui, au sein de l'œuvre hugolienne, séparaient le bon grain de l'ivraie, et rejetaient comme de déplorables égarements ses prises de position pacifistes ou germanophiles pour faire l'éloge de *L'Année terrible*. Mais le mouvement rhétorique peut fort bien s'inverser: on admettra, alors, que Hugo a été, à ses heures, un bon patriote, mais que ce sont décidément les éléments antipatriotiques qui l'emportent. Dans un article en deux parties sur 'La patrie de Victor Hugo', parue dans la revue jésuite *Études* au printemps 1918, l'ecclésiastique Abel Dechêne, collaborateur régulier du périodique, concède ainsi d'emblée qu'il y a quelques fort bonnes choses dans *L'Année terrible*, et aussi dans *La Légende des siècles*, mais que tout est irrémédiablement gâté par

l'‘humanitarisme’ et l'‘antimilitarisme’ naïfs du poète; or ‘ces deux tendances sont les dissolvants de l'idée même de patrie’ (1918, 1: 150). Dechêne déplore les éloges de l'Allemagne faits dans *Le Rhin* et *William Shakespeare*. S'il rappelle la tendresse juvénile du poète pour la chose militaire, citations des *Odes et Ballades* à l'appui, s'il porte à son crédit la veine épique des *Châtiments* (‘*Ô soldats de l'an deux...*’, ‘L'Expiation’...), il déplore cependant que Hugo soit devenu, par degrés, ‘l'adversaire radical de l'institution militaire’ (171). Les textes incriminés sont le *William Shakespeare*, des poèmes des *Chansons des rues et des bois*, ainsi que le discours au Congrès de la paix de 1869. A ne lire que la première partie de l'article, qui couvre la carrière de Hugo jusqu'à la fin de l'exil, on pourrait penser que Dechêne s'en tient à une conception téléologique simple: Hugo a, en gros, mal vieilli. Ni le Congrès de la paix de 1849, ni l'humanitarisme du *Rhin* ne suffisent à infléchir cette image générale.

Il faut pourtant rendre compte de *L'Année terrible*: c'est ce à quoi s'attache, pour l'essentiel, la deuxième partie de l'article. Ce recueil représente bien un ‘sursaut éphémère’ dans l'évolution de Hugo (Dechêne, 1918, 2: 448), mais le comportement de Hugo en 1870 appelle encore d'importantes réserves: le poète a couru au secours de la République, non de la France, et il a eu le tort de s'adresser aux Allemands comme à des amis, dans son appel ‘Aux Allemands’ du 9 septembre (427). Et le ‘beau cri’ d'amour filial qui conclut ‘Choix entre les deux nations’ est, pour l'auteur, ‘un peu glacé par l'apprêt du morceau qui l'amène’ (428). Même si ‘l'internationalisme s'estompe aux approches de l'ennemi’, même si le poète appelle à l'union sacrée (l'expression est utilisée par Dechêne, 1918, 2: 429), reste qu'il a toujours le tort de lire la guerre en cours comme une guerre opposant, derrière le conflit apparent entre le peuple allemand et le peuple français, les peuples frères à leurs rois (430). Et voilà Hugo qui rappelle l'‘âge idyllique [...] où [...] s'agenouillaient ensemble “Les Teutons de Cologne et les Bretons de Nante” (*sic*)’ (431)⁹. Abel Dechêne, en fait, nous confirme opportunément la

valeur de la distinction de Michel Winock entre ‘nationalisme ouvert’ et ‘nationalisme fermé’: tout son article consiste à dire, de manière assez raide, qu’aimer ou défendre la France pour les valeurs qu’elle porte, pour la République, pour la Civilisation, pour le Progrès, etc., ce n’est pas l’aimer ou la défendre pour les bonnes raisons; ce n’est donc pas l’aimer ou la défendre vraiment. C’est au nom de cette ligne idéologique qu’Abel Dechêne condamne l’essentiel de *L’Année terrible*.

Pourquoi passons-nous autant de temps sur cet article? Non pas parce qu’il serait représentatif d’une tendance importante des écrits de l’époque: cette manière de citer Hugo pour en prendre le contre-pied n’est pas si fréquente. Sans doute cette rareté s’explique-t-elle par les nécessités de la mobilisation politique et intellectuelle, et par une compréhensible aspiration à l’unanimité du corps national. Il est fâcheux, somme toute, de devoir laisser en chemin l’une des plus grandes gloires littéraires françaises. Ce qu’il y a d’intéressant dans le texte de Dechêne, c’est que sa raideur et son intransigeance nationalistes, couplées à une vraie connaissance aussi bien de l’œuvre de Hugo que de ses commentateurs (il cite Biré, Renouvier, Rigal, Berret, soit quelques uns des meilleurs spécialistes de Hugo, très inégalement hugophiles d’ailleurs), aiguise son œil critique et lui permet de démasquer involontairement certaines des récupérations auxquelles l’œuvre du poète donne lieu. Car autant le discours d’un Pinvert, d’un Richepin, d’un Cury, d’un Loyson ou d’un Barrès repose sur une confusion volontiers entretenue (et qui peut sans doute se réclamer de quelques textes hugoliens) entre nationalisme de gauche et nationalisme de droite, autant Dechêne établit, sans bien sûr les nommer comme telles, une distinction claire entre les deux postures, et se montre impitoyable avec tout ce qu’il y a de républicain et d’universaliste dans le nationalisme de Hugo. Sans doute Dechêne tord-il le bâton en faisant presque de *L’Année terrible* un texte sourdement internationaliste: il est clair que Hugo considère bien l’Allemagne au prisme d’un essentialisme négatif, notamment dans le poème ‘A qui la victoire

définitive?’ qui dépeint les Allemands comme des ‘hordes aux yeux bleus’ (1985a: 58), comme des hommes barbares et arriérés (Albouy, 1974: XXXVII). Il n’empêche que ce biais en défaveur du poète conduit l’auteur à opérer un travail efficace, et paradoxalement lucide, de déconstruction idéologique.

Après la fin de la guerre, un déplacement s’opère: l’heure n’étant plus à l’exaltation martiale du sentiment patriotique mais à la déploration rétrospective des pertes humaines, *L’Année terrible* s’efface devant l’‘Hymne’, poème de 1831 recueilli dans *Les Chants du crépuscule* en 1835 (‘Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie / Ont droit qu’à leur cercueil la foule vienne et prie...’), qui connaît sa décennie de gloire. Le poème, à vrai dire, avait déjà été mis à l’honneur pendant la guerre elle-même: il était reproduit dans *Pro Patria*, bien sûr, et un certain Henri Choppin, capitaine de cavalerie à la retraite, utilisait la première strophe du poème, en 1915, dans un chapitre de son livre *Patrie et guerre*, pour expliquer qu’il faut savoir mourir pour la patrie (1915: 118). Le poème donne aussi lieu à une quantité impressionnante de mises en musique. Après la guerre, on le trouve fréquemment dans les manuels scolaires pour les classes de primaire et les petites classes de lycée¹⁰. Surtout, les premiers vers du poème sont régulièrement gravés sur les monuments aux morts érigés partout en France dans les années vingt; le poème est récité ou chanté dans un grand nombre de cérémonies d’inauguration desdits monuments. Là encore, ces vers de Hugo sont assez homogènes aux autres poèmes reproduits: il s’agit toujours de vers réguliers, souvent d’alexandrins; leur message (d’hommage aux morts le plus souvent) est direct et univoque; et quand ils ne sont pas composés pour l’occasion, ils sont toujours empruntés à des poètes du 19^e siècle, car il s’agit d’inscrire la Première Guerre mondiale et ses deuils dans la continuité d’une histoire de France spécifiquement post-révolutionnaire¹¹. Les monuments aux morts étant le lieu de véritables rituels démocratiques, il est compréhensible que le caractère franc et

direct du message, et le conservatisme formel, soient perçus comme des critères pertinents quant au choix des textes à y faire figurer.

On pourrait s'étonner de la fortune d'un texte qui, rappelons-le, a été écrit au lendemain de juillet 1830, pour honorer les morts d'une révolution, et non à l'occasion d'une guerre étrangère. En général, dans les manuels scolaires où on le trouve, le poème n'est d'ailleurs pas contextualisé – et lorsque, par exception, il l'est, le paratexte s'attache à justifier le glissement. Ainsi, dans le manuel de cours moyen de Chadeyras (1921), il est rappelé que l'«Hymne» a été écrit pour honorer les morts de juillet 1830, mais l'auteur précise aussitôt que le poète «chante aussi tous ceux qui se sont dévoués à la patrie» (1921: 7): c'est une manière, bien cavalière, d'affirmer que le poème est de circonstance au lendemain de la Grande Guerre.

Mais le choix des poèmes gravés sur les monuments aux morts, en restreignant l'histoire de France à la période post-révolutionnaire, avalise justement cette identification entre France et Révolution, et légitime une assimilation tendancielle entre guerre étrangère et guerre civile, l'une et l'autre visant à la défense d'une patrie intrinsèquement révolutionnaire. En fait, dans le cas précis de Hugo, un tel déplacement peut, sans doute, s'autoriser de son œuvre même: Hugo, comme l'a montré Franck Laurent, ne légitime la guerre civile, y compris celle de 1830, que par assimilation avec la guerre étrangère (napoléonienne en l'occurrence). Si malentendu il y a, «le quiproquo était en quelque sorte préparé par [l']auteur [de ces vers]» (Laurent, 2002: 147)¹². En 1871, l'urgence est de défendre la patrie contre la Prusse, et c'est la Commune qui est condamnée comme inopportune: il ne convient pas que les Français se battent entre eux sous le nez des Allemands! Relisons le poème «Un cri» (Hugo, 1985a: 101):

[...] Ah! la guerre civile,
Triste après Austerlitz après Sedan est vile!

D'autre part, rappelons-nous 'A nos morts', et son dernier vers si formulaire: 'Ô morts pour mon pays, je suis votre envieux.' (Hugo, 1985a: 55) Un tel vers, évidemment, ne pouvait pas être gravé sur les monuments – il eût paru d'un cynisme insoutenable. Mais enfin, à quatre décennies de distance, c'est bien Hugo lui-même qui a entériné l'idée suivante: il y a deux manières de mourir 'pour [s]on pays' ou 'pour la patrie', la guerre civile et la guerre étrangère; toutes les deux sont nobles si la cause est juste, et il est des circonstances où la guerre étrangère vaut bien que l'on meure pour elle. Dans la préface de *Pro Patria*, en 1915, Gustave Simon écrivait que 'pendant plus d'un demi-siècle, Victor Hugo n'a cessé de glorifier la patrie et de saluer la mémoire de ceux qui ont souffert et sont morts pour elle' (Simon, 1915: VI): une telle formulation permet de tenir ensemble l' 'Hymne' et 'A nos morts'. En 1870 du reste, la guerre contre la Prusse, après la défaite de Sedan et la chute de l'Empire, prend objectivement des allures de guerre de défense républicaine; c'est d'ailleurs la droite monarchiste qui est alors la plus soucieuse de conclure la paix, le plus vite possible et à n'importe quel prix. Et chez Hugo en particulier, donc, mourir 'pour [s]on pays' en 1870-1871, c'est sans doute d'abord et avant tout mourir pour la cause du droit, du progrès, de la liberté, identifiée à la France. Le discours de Hugo, comme on l'a largement vu, et malgré ses ambiguïtés, relève d'un nationalisme très différent par son contenu de celui qui servira, quelques décennies plus tard, de drapeau à l'Union sacrée.

L'inflexion de sens à laquelle on soumet les vers des *Chants du crépuscule* relève-t-elle, alors, de la trahison? Question sans doute un peu vaine, qui risquerait de masquer le fait que tout usage politique d'un texte ancien repose implicitement sur une conception de l'histoire qui en souligne peut-être abusivement les continuités, et qui en occulte les ruptures. Toutefois on peut bien dire, au moins, que les connotations qui s'attachent au mot *patrie*, et que l'histoire récente lui a conférées, sont en 1920 singulièrement différentes de ce qu'elles

étaient en 1830. Le déplacement de sens vaut d'être relevé, notamment en raison de son intérêt pour l'histoire des idées et des concepts politiques.

Somme toute, l'usage de Hugo pendant la Grande Guerre est un phénomène curieux: c'est une référence qui, a priori, est à la fois incontournable et problématique. Incontournable, à cause du statut symbolique de Hugo: grand homme, grand écrivain, incarnation de la République. A ce titre, il était difficile de se passer de lui. Ajoutons que comme de nombreux chercheurs l'ont montré, au premier rang desquels George L. Mosse, le nationalisme a fait historiquement très bon ménage avec l'exaltation de valeurs viriles ('Masculinism and Nationalism', 2001: 325-326); or les représentations de Hugo, depuis le 19^e siècle, manifestent ou suggèrent fréquemment sa puissance sexuelle et sa masculinité exacerbée (Garval, 2004: 168-169). Il est donc vraisemblable que la mobilisation de cette figure ait pu avoir pour fonction de renvoyer, indirectement et métonymiquement, à une virilité guerrière très opportune en ces temps de conflit.

Mais en même temps, Hugo n'est pas si facile à manier; du reste, les déplorations de Loyson, citées plus haut, suggèrent que cette fortune hugolienne n'a pas été retentissante, sans être non plus complètement confidentielle, du côté des nationalistes. On comprend aisément qu'il y ait, à droite, un problème avec Hugo: on l'a vu avec Dechêne, et l'on peut aussi signaler, pour évoquer des figures d'une bien plus grande importance, l'anti-romantisme et l'anti-hugolisme des critiques d'Action française (Maurras, Pierre Lasserre), ou d'universitaires conservateurs comme Faguet ou Brunetière. Si Hugo demeure chez les pacifistes, qui sont évidemment peu nombreux, une référence naturelle, on doit donc constater, chez les nationalistes, une certaine gêne: la référence à Hugo est loin d'avoir l'évidence qu'elle avait jusqu'en 1914, et qu'elle aura à nouveau après 1918. 1914 pose une question cruciale: la République peut-elle faire fond sur Hugo, même quand elle est en guerre mondiale?

Quelques uns, donc, répondront oui – on a vu au prix de quels déplacements, et au prix de quelle réduction du corpus: l'œuvre hugolienne se réduit alors presque à un recueil, *L'Année terrible*, qui n'était jusque là ni le plus connu ni le plus pratiqué. La fortune fulgurante de ce livre sera, pour l'essentiel, sans lendemain. La gloire de Hugo se poursuivra, bien sûr, mais se fondera sur des œuvres plus canoniques. Au cours des années vingt, ce sont donc des vers des *Chants du crépuscule* qui seront gravés sur des centaines de monuments aux morts. Plus tard encore, la critique redécouvrira *Dieu et La Fin de Satan* (Albouy, 1970: XXIX-XXX), tandis que les écoliers continueront à lire des extraits des trois grands recueils de l'exil (*Les Châtiments, Les Contemplations, La Légende des siècles*) (Brahamcha-Marin, 2014: 3). La manière dont Hugo a été utilisé pendant la Grande Guerre confirme et entérine donc son statut d'icône nationale incontournable, tout en se révélant donc, par rapport à l'ensemble de sa 'vie posthume' (Albouy, 1970), plutôt exceptionnelle. Mais elle est, pour cela même, éclairante, du point de vue de l'étude de la réception *post-mortem* de Hugo, bien sûr, mais aussi en tant que témoignage sur une période encore méconnue de l'histoire de la poésie française.

Bibliographie

- Albouy, Pierre. 1970. La vie posthume de Victor Hugo. In : Victor Hugo. *Œuvres complètes*, vol. 16. Éd. Jean Massin. Paris: Club français du livre, pp. I-XL.
- . 1974. Introduction. In: Victor Hugo. *Œuvres poétiques*, vol. 3. Éd. Pierre Albouy. Paris: Gallimard, pp. I-LII.
- Alexandre, Philippe. 2002. Le pacifiste Victor Hugo et l'Allemagne. In: Dominique Peyrache-Leborgne et Yann Jumelais, éd. *Victor Hugo ou les frontières effacées*. Nantes: Pleins Feux, pp. 17-33.
- Barrès, Maurice. 1967. *L'œuvre de Maurice Barrès*, vol. 12. Éd. Philippe Barrès. Paris: Club de l'Honnête Homme.
- . 1994. *Mes cahiers, 1896-1923*. Éd. Guy Dupré. Paris: Plon.
- Beaupré, Nicolas et Christian Ingrao. 2004. Marginaux, marginalité et marginalisation durant la guerre. In: Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker, éd. *Encyclopédie de la Grande Guerre, 1914-1918. Histoire et culture*. Paris: Bayard, pp. 761-775.
- Biermann, Karlheinrich. 1986. Patriotisme idéaliste, socialisme humanitaire et l'épopée noire de l'histoire: *L'Année terrible* (1872). In: Mireille Calle-Gruber et Arnold Rothe, éd. *Lectures de Victor Hugo*. Paris: Nizet, pp. 33-41.
- Brahamcha-Marin, Jordi. 2014. La poésie de Victor Hugo dans les recueils scolaires de morceaux choisis (des années 1910 à la Libération) [en ligne] [consulté le 12 février 2016]. Disponible à l'adresse : http://etudes-romantiques.ish-lyon.cnrs.fr/wa_files/Brahamcha-Marin.pdf.
- Candar, Gilles. 2007. *Jean Longuet (1876-1938): un internationaliste à l'épreuve de l'histoire*. Presses universitaires de Rennes.
- Castéran, Jules. 1915. *Peut-on-supprimer la guerre? Un moyen français*. Paris: E. Sansot.
- Chadeyras, F. 1921. *Belles lectures françaises. Cours moyen (premier et deuxième degré). Préparation au nouveau certificat d'études. 55 lectures courantes. 25 lectures expliquées. 55 récits dramatiques*. Paris: Delagrave.
- Chaline, Nadine-Josette. 2004. 'Pacifismes pendant la guerre'. In: Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker, éd. *Encyclopédie de la Grande Guerre, 1914-1918. Histoire et culture*. Paris: Bayard, pp. 839-853.
- Choppin, Henri. 1915. *Patrie et guerre*. Paris: Berger-Levrault.
- Cury, Léon. 1917. L'actualité de Victor Hugo. *Revue des deux mondes*, 6 (39), pp. 636-661.
- Décaudin, Michel. 1981. *La crise des valeurs symbolistes. Vingt ans de poésie française: 1895-1914*. Genève, Paris: Slatkine.

- Dechéne, Abel. 1918. La patrie de Victor Hugo. *Études*, 55 (155), pp. 150-76 et 425-449.
- Delporte, Christian. 2004. Journalistes et correspondants de guerre. In: Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker, éd. *Encyclopédie de la Grande Guerre, 1914-1918. Histoire et culture*. Paris: Bayard, pp. 717-729.
- Fua, Albert, éd. 1920. *La voix de Victor Hugo dans la guerre mondiale et ses prophéties extraites de son oeuvre*. Paris: Delagrave.
- Garval, Michael. 2004. 'A Dream of Stone'. *Fame, Vision and Monumentality in Nineteenth-Century French Literary Culture*. Newark: University of Delaware Press.
- Gély, Claude. 1970. *Victor Hugo et sa fortune littéraire*. Saint-Médard-en-Jalles: Ducros.
- Girardet, Raoul, éd. 1966. *Le nationalisme français, 1871-1914*. Paris: Armand Colin.
- Hugo, Victor. 1985a. *Œuvres complètes. Poésie*, vol. 3. Éd. Jean Delabroy. Paris: Robert Laffont.
- . 1985b. *Œuvres complètes. Politique*. Éd. Jean-Claude Fizaine. Paris: Robert Laffont.
- Lalouette, Jacqueline. 2004. Hugo écolâtre pour écoliers hugolâtres? La place de Victor Hugo dans les livres de lecture de l'école primaire (années 1880-1990). In: Jean Claude-Caron et Annie Stora-Lamarre, éd. *Hugo politique*. Besançon: Presses universitaires de Franche-Comté, pp. 271-292.
- Laurent, Franck. 2001. Notice à 'Mes Fils'. In: Victor Hugo. *Écrits politiques*. Éd. Franck Laurent. Paris: Le Livre de Poche, pp. 315-318.
- . 2002. 'La guerre civile? Qu'est-ce à dire? Est-ce qu'il y aurait une guerre étrangère?'. In Claude Millet, éd. *Hugo et la guerre*. Paris: Maisonneuve et Larose, pp. 133-56.
- Loyson, Paul-Hyacinthe. 1919. Victor Hugo et la Grande Guerre. *La Revue mondiale*, 133, pp. 171-181 et 134, pp. 304-320.
- Martinet, Chantal. 1985. Les hommages publics. In: *La gloire de Victor Hugo*. Paris: Éditions de la Réunion des Musées nationaux, pp. 256-305.
- 'Masculinism and Nationalism'. 2001. In: *Encyclopedia of Nationalism*, 2. San Diego, San Francisco, New York, Boston, Londres, Sydney, Tokyo: Academic Press, pp. 325-327.
- Melka, Pascal. 2008. *Victor Hugo: un combat pour les opprimés. Étude de son évolution politique*. Paris: La Compagnie littéraire.
- Parenteau, Olivier. 2014. *Quatre poètes dans la Grande Guerre. Apollinaire, Cocteau, Drieu la Rochelle, Éluard*. Presses universitaires de Liège.
- Pinvert, Lucien. 1915. Victor Hugo et l'idée de revanche. *Journal des débats politiques et littéraires*. 8 décembre, p. 3.

Rebérioux, Madeleine. 1985. 1952: Les communistes et Hugo. In: *La gloire de Victor Hugo*. Paris: Éditions de la Réunion des Musées nationaux, pp. 235-241.

Richepin, Jean. 1915. Victor Hugo et *L'Année terrible*. *Journal de l'Université des Annales*, 17, pp. 257-271.

Roy, Pierre. 2000. Pierre Brizon: quelques remarques sur le militant et son journal *La Vague*. In: *Entre pacifisme et révolution: 'La Vague' de P. Brizon, 1918-1923*. Paris : CERMTRI, pp. 3-13.

Simon, Gustave. 1915. Préface. In: Victor Hugo. *Pro Patria*. Éd. Gustave Simon et Georges Victor-Hugo. Paris: Delagrave, pp. V-VII.

La Vague. 1918a. 4 avril.

----. 1918b. 15 août.

Varouxakis, Georgios. 2001. Patriotism. In: Athena S. Leoussi, éd. *Encyclopaedia of Nationalism*. New Brunswick, Londres: Transaction Publishers, pp. 239-242.

Winock, Michel. 1990. *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*. Paris: Editions du Seuil.

¹ Évoquant 'Hugo dans le débat politique et social' (1985), Madeleine Rebérioux passe ainsi sans transition de la Belle Époque aux années 1930. La même discrétion est observée par Pierre Albouy (1970: XXIII). Claude Gély (1970) consacre moins d'une page à la question, et se contente de relever, très rapidement, l'utilisation du *Rhin* et de *L'Année terrible* au profit de 'la mystique guerrière de 1914' (1970: 92).

² Bibliographie hugolienne, consultable sur le site du Groupe Hugo : http://groupugo.div.jussieu.fr/Default_Bibliographies.htm (consulté le 9 février 2016).

³ Rappelons que ce terme désigne le rapprochement, au début de la Première Guerre mondiale, des principales tendances politiques du pays (dont les socialistes et les catholiques) dans un même élan patriotique et un effort de guerre commun.

⁴ Jean Longuet, petit-fils de Karl Marx, député socialiste depuis 1914, anime pendant toute la guerre une tendance pacifiste modérée au sein de la SFIO. La conférence de Kienthal, tenue en avril 1916, réunit des socialistes pacifistes venus de toute l'Europe (dont Lénine) et appelle à une paix immédiate sans indemnité ni annexion. Cette ligne radicale est très minoritaire au sein de la SFIO.

⁵ Castéran fait allusion à un extrait du discours 'Pour la Serbie' de 1876: 'Nous allons étonner les gouvernements européens en leur apprenant une chose, c'est que les crimes sont des crimes, c'est qu'il n'est pas plus permis à un gouvernement qu'à un individu d'être un assassin', etc. (Hugo, 1985b: 949)

⁶ Cette institution, dont la mission était d'organiser des conférences, était rattachée à la revue hebdomadaire *Les Annales politiques et littéraires*.

⁷ Comme nos propres recherches sur les manuels scolaires ont permis de l'établir.

⁸ Franck Laurent a montré le regain de germanophobie chez Hugo en 1873-1874 (2001: 317-318).

⁹ Ce vers est emprunté au poème sans titre '*Vision sombre! un peuple en assassine un autre...*'. La licence orthographique sur le nom de Nantes s'explique par les nécessités de la rime.

¹⁰ Jacqueline Lalouette l'a montré pour l'enseignement primaire (2004: 282-283). Nos propres recherches confirment la forte présence de ce texte dans les petites classes de lycée.

¹¹ Ces remarques sur la poésie des monuments aux morts condensent les résultats de recherches que nous avons effectuées, d'une part grâce au site *Les monuments aux morts. France – Belgique* : <http://monumentsmorts.univ-lille3.fr/> (consulté le 14 février 2016), d'autre part grâce à de nombreuses monographies sur les monuments aux morts de tel département ou de telle région française.

¹² Franck Laurent a étudié en détail l'évolution de Hugo sur la question du rapport entre guerre civile et guerre étrangère. Avant l'exil et à partir de 1870, la guerre étrangère est la guerre par excellence, 'celle qui surdétermine sinon les modalités, du moins la légitimité de toute guerre' (Laurent, 2002: 154). Ce n'est que pendant l'exil (c'est-à-dire pendant l'Empire, alors que la France est en proie à un régime honni) que Hugo inverse la polarité de valeurs, rejetant la guerre étrangère au profit de la guerre de libération (151-152).